Document généré le 23 juin 2025 13:02

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

Un Ouest canadien tourné vers l'autre

Eileen Lohka

Volume 24, numéro 1-2, 2012

Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1021927ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1021927ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lohka, E. (2012). Un Ouest canadien tourné vers l'autre. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *24*(1-2), 3–13. https://doi.org/10.7202/1021927ar

Résumé de l'article

Est-ce que l'Ouest canadien doit irrémédiablement être traversé par une dynamique identitaire liée au contexte minoritaire de la langue française? Est-ce que son écriture se doit de valoriser ses valeurs historiques, son imaginaire des plaines et son héritage linguistique, même lorsqu'elle se laisse doucement infiltrer par l'écriture hétérogène de ses vagues d'immigrants? Quels sont les enjeux auxquels doit faire face cette littérature encore dans l'enfance mais qui cherche sa place auprès des littératures québécoise et acadienne? En nous basant sur le cheminement littéraire d'une Marguerite-A. Primeau ou d'une Lise Gaboury-Diallo, filles du terroir et écrivaines bien ancrées dans le paysage de l'Ouest canadien, nous tenterons de démontrer comment les préoccupations d'une littérature basée sur l'espace (des prairies) dont elle est issue élargissent par ailleurs les perspectives de lecture grâce à des choix esthétiques et linguistiques qui prônent l'interstice. Les théories de François Paré, de Simon Harel, d'Hédi Bouraoui ou encore de François Cheng nous permettront de développer les idées de la traversée, de l'effacement des frontières et de l'indétermination du lieu – et de la langue, comme chez Gisèle Villeneuve ou Pierrette Requier – pour cerner les dialectiques de la littérature francophone de l'Ouest canadien.

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 24, nos 1 et 2, 2012, p. 3-13

Un Ouest canadien tourné vers l'autre

Eileen LOHKA
University of Calgary

RÉSUMÉ

Est-ce que l'Ouest canadien doit irrémédiablement être traversé par une dynamique identitaire liée au contexte minoritaire de la langue française? Est-ce que son écriture se doit de valoriser ses valeurs historiques, son imaginaire des plaines et son héritage linguistique, même lorsqu'elle se laisse doucement infiltrer par l'écriture hétérogène de ses vagues d'immigrants? Quels sont les enjeux auxquels doit faire face cette littérature encore dans l'enfance mais qui cherche sa place auprès des littératures québécoise et acadienne? En nous basant sur le cheminement littéraire d'une Marguerite-A. Primeau ou d'une Lise Gaboury-Diallo, filles du terroir et écrivaines bien ancrées dans le paysage de l'Ouest canadien, nous tenterons de démontrer comment les préoccupations d'une littérature basée sur l'espace (des prairies) dont elle est issue élargissent par ailleurs les perspectives de lecture grâce à des choix esthétiques et linguistiques qui prônent l'interstice. Les théories de François Paré, de Simon Harel, d'Hédi Bouraoui ou encore de François Cheng nous permettront de développer les idées de la traversée, de l'effacement des frontières et de l'indétermination du lieu – et de la langue, comme chez Gisèle Villeneuve ou Pierrette Requier – pour cerner les dialectiques de la littérature francophone de l'Ouest canadien.

ABSTRACT

Must the Canadian West irremediably be crossed over by a dynamic of identity-defining that is tied to the minority status of the French language? Is the writing of this region duty-bound to promote its historical values, its imaginative life set in the Plains and its linguistic legacy, even as it is quietly infiltrated by the

heterogeneous writings of its waves of immigrants? What are the issues that this literature—still in its infancy, even as it struggles to find its place alongside the literatures of Quebec and Acadia—must face? Basing our reflections on the literary development of a Marguerite-A. Primeau or a Lise Gaboury-Diallo, daughters of the Prairies and writers who are well established in the landscape of the Canadian West, we will attempt to demonstrate how the preoccupations of a literature based on the space out of which it emerges (The Prairies) broaden the perspectives of readers through aesthetic and linguistic choices that laud the spaces in between. Calling on the theories of François Paré, Simon Harel, Hédi Bouraoui or indeed François Cheng, we will develop the ideas of crossing and effacing borders as well as the indeterminate nature of place—and of language, as we find in the writings of Gisèle Villeneuve or Pierrette Requier—to define the dialectics of francophone literature in the Canadian West.

Est-ce que l'Ouest canadien doit irrémédiablement être traversé par une dynamique identitaire liée au contexte minoritaire de la langue française? Est-ce que son écriture se doit de valoriser ses valeurs historiques, son imaginaire des plaines et son héritage linguistique, alors qu'elle se laisse doucement infiltrer par l'écriture hétérogène de ses vagues d'immigrants? Quels sont les enjeux auxquels doit faire face cette littérature encore dans l'enfance mais qui cherche sa place auprès des littératures québécoise et acadienne?

De prime abord, il s'agit de préciser que je ne prétends nullement insinuer que la littérature francophone de l'Ouest canadien exprime d'abord et avant tout un repli identitaire et se cantonne essentiellement au territoire des prairies. Au fait, cette littérature ne s'est jamais délimitée à la géographie locale: dès les premiers écrits, les oblats par exemple, en dépit de leur rigidité esthétique et morale, arrivent à brouiller les présupposés de la vieille France aux images suscitées par le nouvel environnement des prairies. Gabrielle Roy et ceux qui l'ont suivie ont également su marier leur profonde connaissance de leur terre natale à des considérations que nous pouvons qualifier d'universelles. Le va-et-vient entre le soi et l'autre, le

tissage du local et de l'ailleurs crée une esthétique littéraire qui me semble intéressante à étudier: j'ai choisi, dans le cas présent de me pencher sur le cheminement littéraire de Marguerite-A. Primeau et de Lise Gaboury-Diallo, filles du terroir de l'Alberta et du Manitoba respectivement, et écrivaines bien ancrées dans le paysage de l'Ouest. Je tenterai de démontrer en effet comment les préoccupations d'une littérature ancrée dans l'espace (des prairies) dont elle est issue élargissent par ailleurs les perspectives de lecture grâce à des choix esthétiques et linguistiques qui prônent l'interstice. Les théories de François Paré, de Simon Harel, d'Hédi Bouraoui ou encore de François Cheng me permettront de développer les idées de la traversée, de l'effacement des frontières et de l'indétermination du lieu – et de la langue, comme chez Gisèle Villeneuve (2004) ou Pierrette Requier (2009) – pour cerner les dialectiques de la littérature francophone de l'Ouest canadien.

Dans son livre intitulé *Transpoétique: éloge du nomadisme*, Hédi Bouraoui prône «une profonde connaissance de soi et de sa culture originelle afin de la trans/cender d'une part, et de la trans/vaser d'autre part, donc de la trans/mettre à l'altérité», afin de créer des ponts de tolérance et de compréhension entre soi et l'autre (Bouraoui, 2005, p. 10). Il va de soi que cette profonde connaissance de sa culture d'origine englobe tout naturellement le lieu dans lequel fleurit cette culture. D'où une tendance, pour la littérature – et pas seulement celle de l'Ouest canadien – de se nourrir de son terroir, lui-même nécessairement lié à des notions d'identité. En tant qu'immigrante, je ne perçois pas la vastitude des prairies de la même manière que la chante une Lise Gaboury-Diallo: son espace originel ne suscite que des questions chez moi, il est trop vaste, trop monotone, j'y vois automatiquement, en superposition, les vagues indocéanes de mon île natale. Il faut croire que je n'ai pas encore «tram[é] les lieux», comme le dit Michel de Certeau (1990, p. 147); je n'ai pas transformé le lieu en espace qui, toujours selon Certeau, prendrait en considération non seulement le lieu, mais aussi le temps, «l'ensemble des mouvements qui s'y déploient» (Certeau, 1990, p. 172-173). Tous ces «rapports de coexistence» en font un «lieu pratiqué» (Certeau, 1990, p. 172-173), cet espace qui écrit et dans lequel s'écrit la littérature canadienne de l'Ouest. À cet égard, *Dans le muskeg* de Marguerite-A. Primeau (2004) ou *Homestead* de Lise Gaboury-Diallo (2005) se lisent comme une

affirmation de ce que préconise Bouraoui. C'est à travers le texte de Lise Gaboury, à travers cette porte ouverte à l'autre que j'ai commencé à «cerner» la prairie. En effet, le recueil de poésie incorpore non seulement une traduction, mais des photos, peintures et croquis, qui ouvrent déjà le texte à une diversité d'interprétations: dans un dessin d'Étienne Gaboury se laissent entrevoir multiples visages, par exemple, sans traits et sans âge, qui permettent une pluralité de lectures (Gaboury-Diallo, 2005, p. 37); ailleurs un éclatement de soleils et de planètes élargissent de la même façon l'espace de la prairie, de l'écriture et de la lecture. Le style architectural d'Étienne Gaboury, aux tonalités autochtones, rassemble les mythes autochtones à la présence de l'Église catholique et de la cathédrale de Saint-Boniface (Gaboury-Diallo, 2005, p. 65). Il s'allie aux peintures abstraites d'Anna-Binta Diallo pour gommer justement la perception des prairies comme espace prescrit d'une seule communauté franco-canadienne de l'Ouest, comme la vivrait une fille du lieu, pour en offrir une plus inclusive: nous nous trouvons ici devant un texte interstitiel, intergénérique, qui permet de transcender les frontières pour créer un espace de rencontre avec ceux qui arrivent régulièrement, au fil des années, filles et fils de la globalisation.

Pour sa part, dans son livre *Espaces en perdition: humanités jetables*, Simon Harel offre sa propre définition du lieu:

> [...] le lieu n'est pas que l'expression manifeste de l'univers géographique. Bien au contraire, le lieu ne cesse de bouger. Il dessine un passage mobile, parfois un panorama altéré. Il n'est pas qu'un centre grâce auquel l'espace consolide l'existence des frontières (Harel, 2008, p. 2).

Son interprétation passe outre aux frontières géographiques pour proposer un espace virtuel de rencontre. Le lieu, changeant et changeable, aux frontières amovibles, peut, selon moi, être conçu de manière symbolique: il est une construction – littéraire ou autre – qui permet à un auteur dans le cas qui nous intéresse, de transcender la géographie pour créer des mondes à la mesure de son imaginaire. J'ai longuement parlé de la place de prédilection qu'occupe le Sénégal, son espace et ses cultures, au sein de l'écriture de Lise Gaboury-Diallo; j'ai relevé le métissage des mots et images qui brouillent les frontières entre son Manitoba natal et son Afrique d'adoption. C'est le

lieu créé par l'écriture, mobile selon les pensées, aussi varié que les images qui viennent en tête, qui permet à la littérature franco-canadienne de l'Ouest d'outrepasser ses frontières géographiques. Comme toute littérature, cette littérature est «migrante» dans sa conceptualisation. Comme toute littérature, elle doit par nécessité être reliée à un certain «lieu», dans le sens où l'entend Harel. Comme toute littérature aussi, elle fait de ce lieu une construction qui ne cesse de bouger et qui incorpore tout ce que l'expérience et l'imaginaire des auteurs rattachent à lui.

Pour cette raison, Harel étudie ce qu'il qualifie de «plasticité» des lieux habités, ces «formes provisoires et malléables, non pas des réceptacles qui consolideraient la vitalité d'une identité, son essence» (Harel, 2008, p. 2).

> […] nous ne sommes pas condamnés d'office à subir la violence d'un lieu qui nous prescrit l'obligation de vivre ici ou ailleurs. Nous ne sommes pas les acteurs passifs d'une géographie qui nous dépossède et nous enlève toute initiative. Nous n'habitons pas que des lieux déjà nommés et répertoriés dont nous n'avons pas la maîtrise. Le lieu aussi est une invention nouvelle, une composition plastique. Si le lieu n'est pas la figure d'un assujettissement ou d'une domination implacable, il exprimera alors un ressaisissement de la forme […] En somme, le lieu peut nous permettre de vivre pleinement dans le monde, puis d'éloigner cette passivité qui nous contraint d'accepter l'expression d'une violence diffuse dont l'espace serait le carcan (Harel, 2008, p. 3).

Il me semble que les écrivains francophones de l'Ouest ont déjà intériorisé cette liberté de pensée exprimée par Simon Harel: ils traduisent leur expérience spatiale en nouvelles géographies qui, d'une manière ou d'une autre, englobent l'Ouest tout en diluant ses frontières. Prenons *Sauvage-Sauvageon* de Marguerite-A. Primeau (2005) comme exemple. Pamela Sing le souligne bien dans sa préface lorsqu'elle énonce que, contrairement aux œuvres romantiques rattachées à la production fictionnelle de l'Ouest canadien, ou encore aux œuvres du terroir qui, selon elle, persistent jusqu'aux années quatre-vingt-dix, les romans de Primeau, dès les années cinquante,

> [...] mettent en scène des personnages féminins allant à l'encontre d'un certain discours traditionnaliste axé sur l'appartenance à une communauté homogène et

> sédentaire où le rôle des femmes soumises et passives consistait à épauler les hommes dans leur vie en tant que filles obéissantes ou bien mères de familles asexuées. *Sauvage-Sauvageon*, notamment, exploite, entre autres, les thèmes de la femme rebelle, de l'errance, des contacts interculturels et du pouvoir de l'imaginaire (Primeau, 2004, p. 9).

En effet, le roman met en scène ce qui, de prime abord, pourrait apparaître comme un récit traditionnel où une fillette grandit dans un espace marqué par les caractéristiques traditionnelles des prairies: de l'églantine symbolique de l'Alberta, aux épis mûrs à perte de vue, au diminutif adopté par le père de la narratrice à son égard, le lecteur se trouve dans l'environnement naturel de l'Ouest canadien. Cependant, c'est le parcours de la narratrice qui nous préoccupe ici et qui offre au roman de Primeau une nouvelle dimension spatiale. C'est dans la traversée, chère à des poètes comme Rimbaud, ou à des écrivains comme Le Clézio, dans l'acte même de «tramer les lieux», «au ras du sol, avec des pas», comme nous le dit Michel de Certeau (1990, p. 147), que Marguerite-A. Primeau situe la signification profonde de son roman. La narratrice revoit/revit son parcours en remontant vers le passé pour en venir aux prises avec ses relations ambivalentes avec son pays d'origine: l'ayant quitté – et occulté de sa vie – parce que relié à de mauvais souvenirs, elle se rend compte de l'absence intrinsèque qu'une telle décision crée dans sa vie – et dans son identité même. Peut-on abandonner ses racines sans se perdre corps et âme – c'est bien le cas de le dire puisqu'elle s'accorde la peine de mort pour ce «crime contre nature», si j'ose dire? Comment devenir autre tout en restant soi? Le fait est qu'elle a déjà répondu à sa question implicite: elle a réussi à vivre une vie où l'espace de narration, en l'occurrence la côte pacifique, se métisse à l'espace mémoriel relié aux prairies, pour ouvrir un lieu pratiqué qui lui permet de vagabonder d'un monde à l'autre dans un entre-deux qui la sauve littéralement de la mort. C'est dans cette béance que François Cheng (2002) nomme le vide médian, un vide plein de possibles, dans cette béance donc que la narratrice s'est créé une vie – imaginée et narrée – qui convient à son identité multiple. La figure patriarcale, reliée au lieu d'origine, reste rattachée symboliquement à la terre et au passé alors que la narratrice – et par elle, Marguerite-A. Primeau – est passée outre ce que Simon Harel appelle «[l']assujettissement ou [la] domination

implacable» (Harel, 2008, p. 3) du lieu d'origine: le sommeil, lieu de ressourcement par excellence, interlude entre vie et mort selon les anciens, «[disperse] tous les vents les souvenirs, les remords, les gestes qu'elle aurait pu faire, les paroles qu'elle n'a jamais su prononcer. […] Maxine Sauvage-Sauvageon dort. Et rêve!» (Primeau, 2004, p. 218). Elle vit l'ici comme l'ailleurs sans être rattachée à un lieu géographique donné.

Du reste, d'où que nous soyons, notre géographie est déstabilisée par la globalisation, la migrance et les communautés virtuelles qui se forment au gré des technologies informatisées. Dans ce monde précarisé par l'éclatement, démultiplié à l'infini, nos écrivains élargissent eux aussi les frontières de leur vécu. L'écriture devient une représentation permanente du moment saisi sur le vif, comme dit Harel, «un arrêt sur l'image» (Harel, 2008, p. 2), faisant de «la territorialité imaginaire», de «l'espace potentiel» «un lieu psychique qui favoriserait un sentiment d'identité» (Harel, 2005, p. 149). L'écriture permet alors la réalisation de ce lieu potentiel où se confondraient identité et altérité dans un possible «pacte dialogique où [le narrateur] se situe comme sujet étranger lors de la conduite du récit» (Primeau, 2004, p. 218), comme le fait Maxine dans *Sauvage-Sauvageon*.

Pour faire écho au message de Simon Harel, François Paré, pour sa part, souligne que les écritures minoritaires, comme celle de l'Ouest canadien francophone,

> [...] dégagent leur changeantes identités d'une multitude de discours concurrents […] forment […] des "communautés relationnelles", basées sur une participation plus ou moins volontaire de leurs membres et sur des conceptions variables de l'identité collective (Paré, 2003, p. 47).

Paré ajoute que les écrivains vivent et écrivent avec ce qu'il nomme une «mobilité des appartenances» (Paré, 2003,p. 10)[1]. Nous nous retrouvons devant un espace de vie qui tient du métissé, du multiple, et qui ne cesse de bouger, de s'adapter et de repousser l'unicité, la frontière, l'absolu. Nous vivons dans un monde diffracté à l'infini, et la littérature franco-canadienne de l'Ouest reflète ces tendances – elle déconstruit l'espace géographique à tous les égards. Pour sa part, le dernier recueil de nouvelles publié par Lise Gaboury-Diallo et intitulé *Les enfants*

de Tantale, frappe par sa neutralité. S'il se place dans la lignée des réécritures de mythes classiques, il faut noter que les nouvelles individuelles se déroulent dans des lieux non déterminés géographiquement: mieux encore, Lise Gaboury-Diallo utilise des lieux de passage, de transition, dans de nombreux cas. Citons dans ce contexte l'espace du rêve – entre inconscient et réalité; l'hôpital – entre vie et mort; l'aéroport ou encore l'avion – entre l'ici et l'ailleurs. Ces lieux, liés dans l'imaginaire au transitoire, à la traversée, ces lieux sans attache affective immédiate, où l'humain se retrouve en tant que statistique ou commodité, sont ceux que privilégient les nouvelles. Nous nous trouvons dans une zone non définie géographiquement, une zone a-temporelle où le lecteur se focalise sur le moment présent, sans se préoccuper de l'identité, de l'altérité ou de la provenance.

Comme semble l'indiquer la tendance des nouvelles contemporaines, les nouvelles de Lise Gaboury-Diallo reliées, comme le titre l'indique, au supplice de Tantale et aux désirs inassouvis, frappent par le manque de repères, le brouillage identitaire. Tout comme l'espace ne pèse que de manière circonstancielle sur le déroulement de la nouvelle, ainsi, nombreux sont les personnages dont les noms ne sont jamais prononcés ou qui figurent sous un alias imposé par le narrateur. Par exemple, «je l'ai immédiatement baptisée du nom Viola», lit-on dans «La voyageuse» (Gaboury-Diallo, 2011, p. 79), alors que la narratrice de «Colimaçon» parle de celui avec qui elle va tromper son mari en rêve en le nommant «Monsieur Souphyr» ou simplement «Monsieur S» (Gaboury-Diallo, 2011, p. 11-12). L'identité est effacée au profit du fantasme omniprésent. Même le narrateur reste difficile à cerner, tour à tour homme et femme, quelquefois délibérément androgyne. Le flou persistant rehausse la place prédominante accordée à l'intrigue, à cette quête constante, jamais assouvie. Le recueil se termine du reste avec l'effacement identitaire complet d'un réalisateur/d'une réalisatrice de cinéma. Ironiquement, il/elle doit rappeler au lecteur, encore et encore: «Je me nomme Dominique Desrochers et je ne suis pas une création de votre imagination […]» (Gaboury-Diallo, 2011, p. 143). Dans la nouvelle «Signé anonyme», l'ironie veut qu'un des rares personnages dont on connait le nom, soit non seulement d'un *gender* indéterminé (Dominique étant un de ces prénoms androgynes) mais se soit aussi volontairement occulté de la réalisation du plus grand film de sa vie, en partie

pour ne pas se faire poursuivre en justice par les amis et voisins auxquels son film se réfère[2]. Fier/fière[3] d'avoir si bien brouillé les pistes, il/elle se retrouve effacé/e malgré lui/elle – même ridiculisé/e – lorsqu'un rival s'approprie le succès du film en annonçant que c'est lui qui l'a réalisé. Il/elle a beau affirmer, jusque dans les journaux, «Moi, Dominique Desrochers, j'ai réalisé *Impulsions illégitimes*. Je le répète […]» (Gaboury-Diallo, 2011, p. 150), le public pense que c'est lui/elle l'usurpateur/l'usurpatrice et lui rit au nez. La seule issue possible, le/la fait complètement disparaître:

> Je pose ce geste final afin de sceller le pacte de la véracité.
> Le revolver est froid, si dur contre ma tempe.
> Signé,
> MOI (Dominique Desrochers, alias anonyme) (Gaboury-Diallo, 2011, p. 154).

Le nom, répété comme un *leitmotiv*, caché sous l'alias «anonyme», ne devient MOI, en majuscules, qu'avec un fusil sur la tempe, un dernier cri inutile.

Le brouillage de pistes externes fait que ce texte s'impose comme un texte qui doit être lu pour son contenu tout simplement, et non pour/à cause de son éventuelle provenance. C'est un texte écrit dans le Canada de l'Ouest certes, par une francophone – native – de l'Ouest, certes. De façon plus pertinente, c'est un texte qui dément les théories de la fragilité des littératures minoritaires, qui s'éloigne des préoccupations que François Paré mentionne par rapport à ces littératures telles les notions d'origine, de terroir, d'identité ou encore de perte, de trace, de désintégration de la langue originelle[4], pour se tourner résolument vers une autre préoccupation et privilégier une esthétique du non-dit et du gommage de frontières.

Pour conclure, il me semble qu'on ne parle pas assez, en littérature francographique, du fait que la littérature contemporaine déconstruit le postcolonial, remet le *gender* en question et arrive à dépasser ce qui l'a précédée. Nos collègues anglophones le disent depuis un moment déjà: il est important de reconnaître que nos écrivains actuels travaillent (souvent) également en théorie et critique littéraire. Ce phénomène, qui n'est pas nouveau – pensons à Baudelaire, par exemple –, est maintenant très répandu. Il ne peut qu'influencer l'écriture

littéraire et (re)former son esthétique, voire son imaginaire. J'aimerais citer en exemple une autre Canadienne de l'Ouest, Nancy Huston, dont les essais et œuvres de fiction alternent, se nourrissent mutuellement et, en boucles interminables, se penchent justement sur l'écriture elle-même au lieu de toujours revenir à la dichotomie lieu-identité dans l'écriture. Il va de soi que le lieu d'origine teinte la sensibilité d'un écrivain, il va de soi qu'on ne fait pas abstraction complète de son milieu ou de son environnement – nous y avons été formés –, il va également de soi que la critique ne devrait pas contempler uniquement ces traits pour enfermer une littérature dans l'exiguïté de son origine.

NOTES

1. Ainsi, Gisèle Villeneuve (2004) écrit dans une bilangue, propre d'une part à sa francité québécoise et de l'autre à son anglophonie d'adoption via sa résidence et la langue dans laquelle elle communique avec son mari. Ses textes, comme *Visiting Elizabeth*, adoptent un va-et-vient linguistique où les mots lexicaux et automatismes sont automatiquement français alors que le gros du texte se lit/se dit en anglais. Trop mécanique pour être qualifiée de *code-switching*, la *bilangue* de Villeneuve met en pratique la mobilité de ses appartenances.

2. «J'ai plongé ma caméra dans les marécages glauques des secrets troublants des gens, j'ai éclairé crûment les aspirations destructrices des uns, la cruelle curiosité pour le fruit défendu des autres [...]» (Gaboury-Diallo, 2011, p. 148).

3. En tant que lectrice se fiant à son intuition, je pencherais pour un personnage féminin, vu la manière dont il s'exprime. L'intention de l'auteure cependant est délibérée, et ma lecture critique doit respecter le flou qu'elle a créé.

4. Pour une discussion plus complète des théories de la fragilité des littératures canadiennes francophones en milieu minoritaire, comme le présente François Paré, voir entre autres les titres suivants: *Les littératures de l'exiguïté* (Paré, 2001); *La distance habitée* (Paré, 2003) et *Le fantasme d'Escanaba* (Paré, 2007).

BIBLIOGRAPHIE

BOURAOUI, Hédi (2005) *Transpoétique: éloge du nomadisme,* Montréal, Mémoire d'encrier, 169 p.

CERTEAU, Michel de (1990) *L'invention du quotidien* (vol. 1: «Arts de faire»), Paris, Gallimard, 350 p.

CHENG, François (2002) E*t le souffle devient signe: portrait d'une âme à l'encre de Chine*, Paris, L'iconoclaste, 180 p.

GABOURY-DIALLO, Lise (2005) *Homestead: poèmes du cœur de l'Ouest*, Regina, Éditions de la Nouvelle plume, 64 p. [traduction de Mark Stout]

_____ (2011) *Les enfants de Tantale*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 153 p.

HAREL, Simon (2005) *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ Éditeur, 250 p.

_____ (2009) *Espaces en perdition* (vol. 1: «Humanités jetables»), Québec, Presses de l'Université Laval, 302 p.

PARÉ, François (2001) *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 230 p. [préface de Robert Major]

_____ (2003) *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, 277 p.

_____ (2007) *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Éditions Nota bene, 183 p.

PRIMEAU, Marguerite (2004) *Sauvage-Sauvageon*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 224 p.

_____ (2005) *Dans le muskeg*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 286 p.

REQUIER, Pierrette (2009) *Details from the edge of the village*, Calgary, Frontenac House, 109 p.

VILLENEUVE, Gisèle (2004) *Visiting Elizabeth*, Montréal, XYZ Éditeur, 374 p.